

Quelque part vert Extraits

Danielle Fournier

Number 119, Fall 2008

La passion aujourd'hui

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/13421ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Fournier, D. (2008). Quelque part vert : extraits. *Moebius*, (119), 111–115.

DANIELLE FOURNIER

quelque part vert

extraits

cette vision fut très rapide, mais elle me remplit de joie

... et hantée par elle, j'ai continué, sans savoir ni comprendre ce qui se passait en moi. comme si, tout d'un coup, j'étais autre, entourée d'objets connus et reconnaissables, incapable de les identifier. il m'a fallu fermer les yeux pour mieux regarder dans cette nuit et pour tenir entre mes mains cette obole. les mots ne venaient pas, insaisissables. il n'y avait personne. *personne*

c'était l'hiver même pendant l'été

sous l'œil, les cils et, au-dessus, d'autres cils qui se croisent comme si la vie en dépendait. le regard ailleurs, tourné vers des lieux d'inexistence : il y a des mots qu'il ne faudrait pas prononcer autrement que hurlés à l'intérieur, dans une bouche, entre des lèvres, sur une langue, autour des doigts. des mots dans un poing fermé sur lequel la tête s'appuie. ou s'abandonne

elle dit le déchirement ; je regarde en elle, consternée. les frontières sont portées en écharpe dans le lointain des jours et des heures. je ne sais si je pourrai

alors la pluie contre les vitres, sur les toits. l'eau du fleuve roule sur elle-même. je suis la source et aussi les racines, les lettres sur les branches des aulnes. la grève ensablée. heurtée par le vent qui bat au loin, les montagnes pour se rendre là où je ne peux plus aller

l'attente, une joie sombre

il vaut mieux inventer une langue qui saurait mettre entre les lettres des couleurs d'eau et d'or. ainsi, tu me parles pendant que je te touche

quand le tu dévore le je

il est l'heure, déjà l'heure. tu approches ton visage du mien, du mieux que tu le peux, du plus loin que tu viennes. tu tires les draps avant que n'apparaissent mon odeur et celle de la mère restée en mer, à attendre sans que jamais tu ne te rendes autrement que par bribes, par à-coups, autrement dit, par l'air, déchiquetée

quelquefois, nous nous trouvons au-delà de la vérité, surtout si tu te présentes à moi, à moitié avalée, et qu'un papillon bleu atterrit sur nous. il est six heures comme il pourrait être hier. tu as bu, je l'ai senti à ta voix, à ses hésitations fixées dans un même souffle. tu as l'habileté de mon poids, c'est-à-dire que les lettres qui nous sculptent s'avancent entre la sagesse et la délinquance, sans vergogne. tu regardes les autres se regarder pendant que je t'espère sur une terre en furie. nous sommes venus ici sans savoir, avant de savoir des mots blancs. le o rouge, le i pervenche. je te veux ocre et vert, mordorée dans le matin; tu me prends violacée, cyan et tantôt lavande. tu es l'ombre du soleil et marches jusqu'à tomber, puis ivre de vent, vers l'origine du monde, je ne me rappelle rien. tu es là. mais cherchons quelque part quelques lieux de vie vivante et riante. tu essaies de donner une forme au temps; je tâche de peindre les mots qui échappent à l'oubli. tu craches des phrases déchirées, mordues. je résiste à la douleur du cycle des saisons. tu rêves mes jours en mouvement. imagines-tu seulement que je vis égarée en toi comme en un jardin de roses?

je ne suis que moi. cela ne t'effraie-t-il pas? cela ne te fait-il pas douter de ce que je suis?

mon bonheur dépend de toi, pourtant, tu es l'absence, et son versant. que penses-tu de la félicité? saurais-tu croire qu'une vie inconnue se cache dans la mienne?

sur le ton du secret se prolonge cette matière, dans le murmure de la confiance. poursuivre le sentier, comme une fourmi. l'expectative d'être au monde, d'y habiter. tu m'as sauvé la vie, tu m'as sauvée de la vie et c'est pour toi

que je reste, dévorée par ce que je suis et pour ce que tu veux que je sois.

qui a fait le pari de ressembler à l'autre, dans la vérité d'une parole chassée de silence?

*

sur le point vivant de ton ventre
qu'as-tu dit?

il y a des jours sans couleur qui tombent dans le ciel comme s'ils étaient rouges. des jours orchidées, d'autres nostalgie. des jours sans couleur devant une porte-fenêtre ouverte sur des prairies et des érables

que dis-tu?

les nuages peut-être et les étoiles, les liens du sang et ceux de la chair mêlés à l'amour et à ce qui reste du désir noir. sur le ventre, entre les plis du ventre, là où la sueur se confond à celle de la sauge et du lilas et du lierre et encore celle des hommes qui sont passés sur ce ventre pour y laisser leurs empreintes et aussi ce qui demeure du monde derrière le fleuve

je dis que

à travers la chambre il y a quelque chose qui nous ressemble et nous dépasse, qui atteint et procède des crues intimes nouvelles-nées quand parmi elles, le chant des vierges incendiées gagne les gorges rondes et ouvertes des femmes aimantées

je dis je

dans l'immobilité mouvante des mots des langues d'encre, la bruyère. une femme penchée sur l'heure de la détresse montée en elle. non, elle n'a pas d'ombre ni de nom, elle est un carré blanc érodé: elle vacille autour d'elle-même, la crise arrivée. elle, abattue. rien que ces quelques pas non loin de son corps

tu dis tu

à proximité de la musique, les fruits d'automne, et l'aigle, le bec ouvert, entre dans la maison. il tend la patte si gracieusement qu'on pourrait le prendre pour un homme, mais c'est un ange et alors, les anges vont avec des voiles vers des univers mordorés. soudain, cette couleur

as-tu dit

il fallait le faire, y arriver, s'y rendre, se présenter, regarder, refaire les mêmes gestes, redire les mêmes paroles et le rire impossible quand dans le matin le brouillard calfeutre les yeux pour empêcher de voir le noir chagrin des mains que l'on tend, déplacements fragiles

tu dis je

les rêves de la nuit par-dedans la mémoire devenus songes. c'est une longue journée qui n'a pas d'heures, sauf celles de l'air sous la neige, et dans le soleil, le retrait, la fuite inexplicable des oiseaux. une luciole de mars danse entre les feuilles des rosiers. c'est son pas qu'on entend et qui se poursuit jusqu'au fond de soi

de la sandale, je ne dirai rien. du pied non plus. rien de l'odeur et de la couleur. mais du temps qui marque le pied, depuis le lever du jour jusqu'à la tombée de la nuit, de la vulnérabilité de la lumière sur le membre. rien de la forme ou de la ceinture à l'aube, des poils depuis l'ongle jusqu'à la phalange qui couvre l'os de l'orteil, segment souple de la chapelle du pied. non, rien du pied déposé, leste sur le sol

il y avait dans la terre, le rythme gravé du temps, les marbrures des saisons et, sur le corps, comme un chant, une cantilène sacrée, déchaînée des enfances sordides élevées en des lieux noirs et des bois nègres

de la peau étirée, tendue par le mouvement, je ne parlerai pas, ni du talon calleux ou de l'enveloppe de corne autour du membre. mais la lenteur du pied appliqué, de cette lenteur entre le pied levé, puis posé, puis levé encore puis encore déposé et, dans cette chorégraphie coordonnée au temps, le membre, singulièrement indépendant sans être dissocié de son maître, le membre allait et venait, métronome marquant les messes de Mozart, les lieder de Schubert, les Passions de Bach, la musique de Satie et celle de Bartok et de tous ceux et de toutes celles à venir

rien de la courbe de l'arc, de la plante du pied, complice de l'ombre, ombre des ombres, rencontre entre les présents et la peur, les deuils et la langue. rien des vieilles cicatrices, des cals et autres callosités, de l'induration de la chair de couleur claire dans la foulée des empreintes. rien du dessus du pied tailladé, mordu par des bêtes et des femmes, des

hommes et des revenants d'anciennes vies additionnées à d'encore plus anciennes, liées entre elles par le pacte du silence buté, pénitent en quelque sorte de n'être pas allé là où les lieux de corps n'ont plus de nom

incroyable bonheur, la cheville. le cou du pied, léger, soyeux. rien du duvet velouté et élancé. rien. c'est le retour de l'enfance, le départ de l'aimée, le rappel à l'ordre des moissons et improvisée, fugitive en quelque sorte, la chaleur liquide de la chair à peine rougie, marquée d'une certaine manière d'énigmes débusquées; la chair ouverte du membre seul, appuyé contre le visage du monde, dans la levée une fois pour toutes des secrets de Dieu, dans la méconnaissance heureuse des questions relatives à son existence

sur le fond blanc, en serrement, le pied logé dans une chaussure ouverte aux sangles minces. on ne pouvait savoir ni dire si les sangles s'étaient amincies au fil des ans, sur le bord des pierres, ou si la chaussure avait été ainsi faite pour le pied dont je ne parlerai pas. un pied fait pour aller devant et revenir derrière et retourner la terre et traverser les eaux et donner l'irrecevable, la sandale, la tropézienne

je garderai silence et ne dirai pas comment le pied a pris le chemin de ma bouche et comment celle-ci l'aura caressé avec bienveillance et tendresse, ce membre, ce signifié du corps, dans le neutre des sexes, dans le ventre des rêves faits le jour quand l'ombre projette sur les murs des galeries des lavis où s'enfonce l'incroyable. ce membre en étage, amphithéâtre des os, couvert de sa gangue, parole des Christ repentis, des femmes fidèles, des hommes pèlerins porte dans le sillon de l'enjambée les figures d'une mémoire arrachée de soi et remise dans une langue pauvre, simple, baveuse quand en lui, ce pied, se trouvent réunis tous les siècles. cette langue tient par la peau le scandale du membre secrètement regardé. entre les orteils de cette peau fragile, crevassée, de cette peau qui pourrait être intime, voire moniale, blanche, très blanche, enfantine, je ne dirai rien non plus

je laisse aux murs le soin de dire qu'ils ne veulent pas mourir